

Poèmes
(Nantes, 1982-2009)

Histoire

Des sommeils entiers je l'avais, au bout de la langue, mais ça sortait pas. La société m'apparaissait comme une fiction. L'irréductible, le dépouillé, le réel, c'était ça. A toucher : le désir. Du concret. Une barre fixe. Mobile. Je sais pas ce que c'est, l'amour. Il y a des histoires, il y a des univers : une géographie personnelle, mouvante. Comme ces astres – qui se croisent, se décroisent, au hasard, des éclipses ; une histoire recouvre une autre, par soubresauts, puis chacun chevauche sa propre histoire, sur sa carte, et ainsi ; on aime l'autre, dans son histoire, qui se poursuit sur l'autre ou avec l'autre, hors de son histoire, mais toujours son histoire et... l'Autre, omniprésent : l'au-delà, le trou, l'absent, l'inconnu.

Marcel Zang
(Nantes, Octobre 1994)

C'est rien un cheveu
C'est la rencontre d'une vie

Zang

Ce jour-là
Bois du vin
Et enivre-toi
Au soleil, sous la chair
Danse et enivre-toi
La joie ne passera
Qu'une fois dans ta tombe

Zang

En attendant

Que sera-t-on

Dans ta tombe

Et des jours

De fêtes

De défaites

Et mille saillies

Et retenues

Haïes

Que sera-t-on

En attendant.

Zang

Antre et senteurs

Douce parenthèse

Loin du jour

Seulement m'accroupir

Au cœur de l'inconnu

Pour l'éternité

Ô derrière hautain

Zang

Je suis

Ta trace

Ta peur

Ton secret

Je suis ton secret

Ultime désir

Zang

La figure de l'inconnu
Sur mon visage
A des odeurs
Suaves
Brutales
Sans fin

Zang

Je suis en toi
Et celui qui te fermera
Les yeux
Un jour
Sera
Celui qui t'ouvrira
Les yeux
Je viendrai
Et j'aurai tes yeux
Dans mes mains.

Zang

Amour de jeunesse
Mords tes yeux
Faces contre vitre

Zang

Instant

Comme un nuage quelquefois
Me revient cette photo
Un jour sortie de tes 18-20 ans
De cette nuque si pure d'abandon
Chevelure que jamais mes doigts –
Colonne en partie disparue
De ce champ de duvet couché
Sous le vent, et mille soupirs
Que d'autres que moi – et, pourtant
Qui d'autre que moi
A chaque âge son charme, et sans doute
Mais moi je les aurais tous désirés tes âges
Et bu le soleil et tous tes charmes
Et près d'une fontaine, ruisselant
En habit de joie, de lumière
Escaladant l'arc et la paroi, et de tes rides
Et de tes seins, et de cette croupe
Infinie, à la toile agrippé, plongeant
Seigneur !... Rien jamais ne revient
Et l'instant, et la mort, et ses fragments
Et seul tout demeure
Ainsi ces nuages qui du balcon
Vous tombent un soir de fête
Et mille colonnes, au coin des yeux
Enfilade de sons, de rêves
Et autres cristaux d'images
Quand tout somnole et dorment enfin
Ceux qu'on a réussi à taire
Un instant

Zang

L'espace est le temps
De l'absence
Et je suis à toi, disais-tu
Mais moi simplement
Dans mon lit
J'ai attendu longtemps
Qu'il fasse chaud
Et qu'à ma porte en vain
Tu reviennes

Zang

Danse

Cette lueur...
J'aimerais encore
Te voir danser
Et faire la bête
Comme au premier soir
Ne serait-ce qu'une fois
Sentir ta sueur trembler
Au bout de tes seins si durs.
J'aimerais te voir danser
Danser et encore danser
De la tête aux pieds
Sentir l'odeur de ton corps
Lancé aux quatre coins.
J'aimerais tant te voir danser
Et continuer à jeter ainsi mille lueurs
Comme ce soir-là, te souviens-tu
Où, accroupi, je buvais à en crever
Le calice diapré de l'amour.

Zang

Kribi

Au bas poil des ventres en sueur
Je te regardais poser ton cul
Fumant sur la ville
Et de ce sourire qui me chavirait
Tu disais "Nantes, Nantes, Nantes"
Moi je pensais
"Kribi, tour des lèvres
Tour du monde
Corps dedans et nous ailleurs"
Homme j'étais de rêve
Là je te voulais
Reine t'es devenue
Jamais eu à le regretter

Zang

Mon amour

Si bâiller rend sourd
Et aveugle et mortel
Tu es celui qui embrasse
Et ferme les yeux sur un oui
Celui qui tutoie
Et prend un diminutif pour un nom
Celui qui recherche
Et au bout du compte
La mort, son double, le même
Celui qui ne peut concevoir
Une langue sans s'en approcher
A ne plus voir qu'absence
Celui dont le regard s'apaise
Quand la présence se fait enfin
Mesure, transparence
Celui dont le désir s'épanouit
A l'approche du vide, de l'inconnu
Mon amour
Tu es celui qui lutte corps à corps
Et mord et martèle et hurle
Et griffe et caresse endort
Celui-là même qui pleure
Rêve, rit et danse
A la fin du monde
Et dit « amour »
Pour meurtre, néant
Mon amour.

Zang

Tu-Moi

Quand d'épines
Me prenais à douter
Fiché d'angoisse
Tu les couvais, lovée
Le visage secrètement rayonnant.
Mais quand de Dieu
Bondissais, gesticulais
Sang écrit de joie
Tu te figeais, visage de mante
Pour d'un silence
Châtrer les élans.
Et quand de carré
Devenais plat, plat
Tu tournais en rond
Comme un horizon
Te cabrais en l'air
Comme un « C »
Cherchais au pré le lointain
Soupirais, frein ballant
Et trouvais, oui
Que la terre était bien plate
Plate ainsi sans queue à brouter.
Tu m'aimais alors...

Zang

Ondine marron

J'ai peur de tes yeux
Qui défilent si vite
Autour de moi
Comme un long couloir
Où vont-ils ?
Je les ai vus de bien près
Tu sais, et de si près
Que j'en ai tremblé de joie
Où vont-ils ?
Ils se détachent dans l'eau
Comme un blanc dessein
Plus marrons que moi
Dans la nuit ondine
Où vont-ils ?
J'ai peur.

Zang

En toi

Ecoute donc comme je respire
Ecoute: je respire en toi
Quand tu dors
Noir, mon souffle se resserre
Et dans tes rêves
Rose, tu rêves étoiles

Je respire en toi
Quand tu t'éveilles
Mon souffle se lève
Epouse les contours
S'abreuve
Et s'étire, hampe

Ecoute:
Quand tu marches, déroules
Quand tu dances, souris
Mon souffle t'accompagne
Muscle qui roule, s'épanouit
Entre tes reins
Je m'enivre

Quand tu bois
Avale
Quand tu te baignes
Te touches
Ferme donc les yeux
Le sens-tu ?

Quand tu t'assois
Tes yeux brillent
Ta croupe s'affole
Tu m'étrangles, m'enrobes
Prends vite place
Je monte

Et quand s'ouvre la terre
Sous la morsure du soleil
Je hurle en toi
Que je respire.

Zang

Le lendemain

Je n'ai pas peur de l'inconnu
Qui a fait la part blessante
Qui passe devant toi
Car la part blessante
Qui passe devant toi
A fait le lendemain
Je n'ai pas peur de l'inconnu
Là-dehors qui rentre demain
Se blottir dans mes mains
Je n'ai plus peur du lendemain
Couchée entre tes mains.

Zang

Une prière

Montre-moi ta main
Et je te dirai ta blessure

Montre-moi le sang
Et je te dirai ta caresse

Tu m'as dit tes larmes
Et je t'ai dit le rire

Tu m'as dit ton cœur
Et je t'ai donné le rythme

Tu me disais ta peur
Et je t'ai bordé les yeux

Tu me disais ton père
Et je te montrais ton fils

Tu me disais un baiser
Et je te disais l'absinthe

Tu m'as dit l'absurde
Et je t'ai dit la trace

Dis-moi simplement un doigt
Et je te dirai encore

Montre-moi des viscères
Et je te dirai cet homme

Tu m'as dit un poème
Seigneur ! Rien qu'un poème

Dis-moi la fumée
Et je te dirai la salive

Dis-moi ta fatigue
Et je te donnerai mon épaule

Laisse-moi ton front
Et je te dirai ma peau

Montre-moi la face
Et je te dirai le fond

Dis-moi le même
Et moi je te dirai l'autre

Tu m'as dit le jour
Et je t'ai dit la nuit

Tu m'as dit la nuit
Et je t'ai montré l'étoile

Dis-moi là-haut
Et je te montrerai l'abîme

Tu me disais le vide
Et je t'ai dit le désir

Dis-moi le terme
Et je te dirai l'infini

Tu me disais une gueuse
Et je te disais bien une reine

Dis-moi le fou
Et je te dirai un poète

Fais donc la bête
Et je te redirai mon ange

Parle-moi encore d'un dieu
Et je te dirai au diable

Mais montre-moi la vie
Quand je te dirai la mort.

Zang

Chapeau Beauté

Sais-tu, Belle enfant, que je perçois
Le frémissement de ton chapeau ?
Sais-tu que j'y vois une faille
Une lumière, un vaisseau ?
Sais-tu qu'au creux du fauteuil
Ce flash recèle parfois un oiseau ?
Sais-tu que de cette parenthèse si chaude
Mon élan voudrait faire un anneau ?
Alors laisse-moi t'habiller de frissons
Car sous ton chapeau
Je n'ai d'yeux que pour tes "Oh".
C'est que ça te vient quand tu souris, dis-tu
Et ça t'élance, doux Jésus, où es-tu
Et puis ça t'énerve, voilà tout
Mais moi, vois-tu
Des années après, ça me fera encore fredonner
Le sais-tu, Belle enfant ?

Zang

Sur la balancelle

-1-

Sur la balancelle
Les filles vont et viennent
Et sont nues
Sous leurs petites culottes
Disent-elles
Même les roses
Ne peuvent vivre
Les yeux ouverts
Chantent-elles

-2-

Sur la balancelle
Les filles n'ôtent pas
Leurs culottes
Au grand dam des hommes
Songent-elles
Alors elles vont et viennent
Sous leurs jupettes
Qui les font femmes
Aux yeux du vent

-3-

Sur la balancelle
Les filles vont et viennent
Du matin au soir
Sous leurs culottes
De dentelle
De la dentelle de Paris
Au cœur tendre
Et si fragile
Préviennent-elles

-4-

Sur la balancelle
Les filles rient
Et pleurent
Sous leurs culottes
D'hirondelles
Des messagères
Qui vont et viennent
D'une rive à l'autre
Annoncer le printemps

-5-

Sur la balancelle
Les filles vont et viennent
Ainsi jusqu'au vertige
Sous leurs culottes
De pastilles
Qui miroitent au soleil
Et humectent la vitre
En été au bord du vide

Zang

Education sentimentale

Y avait une nana
Femme brûlante comme un papillon
Diaphane, disait-elle
Cul nerveux comme un fouet
Alaya, précisait-elle
Qui faisait houp-là et flip-flap
Et lèche-moi ça !
Et ses jambes taillées soie-résille -
Saint-Laurent, soulignait-elle
N'émettaient pas des saletés absconses -
Pouah d'intellos ! grimaçait-elle
Mais des effluves de Dieu...
Rien que vents aux senteurs délicates
Cat, cat, cat, cat
Faisaient-ils trébuchant
Vif-argent, la nana
Vite perdu
Car Pascal ou Corneille, minaudait-elle
C'est kif-kif
Du moment que le compte y est
Tu parles d'un four !

Zang

Trou de Vannes

Je n'habite plus à Nantes
J'habite trou de Vannes
C'est là où gît mon cœur
Et où se corse mon âme

Bientôt je n'aurai plus de chair
Mais un de ces trous de rêve
Qui vous laissent en rade
Et vous disent mon pau'vieux

J'habite trou de Vannes
Je vois à peine la lumière
Sinon celle des images
Et qui vous remontent à la peau

J'attendais un peu de beauté
Mais j'ai trouvé trou de Vannes
Où se forcit mon âme
Et moi la poussière

Trou de Vannes
Y a des filles qui passent
Pas une qui s'arrête
Dans des autos qui roulent

Parfois ça m'élance
Mais je n'ai plus de corps
Rien qu'une langue de vie
Et qui me martèle

Alors j'habite trou de Vannes
Où je me tape une zik de Miles
Aux couleurs qui filent
Et avec des mots qui me restent.

Zang

Les putains de Paramaribo

J'irai voir les putains
De Paramaribo au soleil
Soulevant leur rideau
De triangle obscur où
Se déverse comme d'un azur
Incontinent toute l'onction
De mes visions nocturnes.
Hanté par l'horreur et la folie
J'irai voir les putains
De Paramaribo au creux
De ces ruelles déchues
Et de chair et leur dirai :
Sauvez-moi de la pureté
Qui nous pousse à la mort
Et laissez-moi tâter ce sein
D'ivresse et m'y blottir
Ne serait-ce qu'un instant
Qui m'emportera sans regret
Aux confins de la vie.
J'irai voir les putains
De Paramaribo dont on dit
Qu'elles possèdent au fond
De leur bol de sang impur
Le secret qui vous dépouille
Et vous ramène pour toujours
A la nature et à la mer.
J'irai voir les putains
De Paramaribo dès ce soir
Et le cœur léger lavé
M'en reviendrai en harmonie
Une fleur à la queue
Sifflant et dansant
Aves les bêtes et le minéral.
Et c'est ainsi que je monterai
Au ciel avec les putains
De Paramaribo au nom de Dieu.

Zang

Quand sonnera le glas
Tu oublieras
Rappelle-toi
Où était-ce donc ?
Quand était-ce donc ?
Comment s'appelait-il ?
A quoi ressemblait-il ?
Rappelle-toi
Quand sonnera le glas
Tu oublieras
Mais de son sexe
Tu te souviendras.

Zang

Mouvement

Quand j'enfile un gant
Je me retrouve
Et avec cinq queues
En bout de main
J'ai beau retourner
Et la question et le gant
Me viennent toujours
Cinq doigts, cinq trous
En place des uns, des autres.
Quand j'enfile une femme
Me demande soudain
Où est passée ma queue ?
Tout simplement dans le trou
Et me voici donc sans queue
Face à une femme
Qui brandit une queue
En son dedans.
Mais ! C'est ma queue ?
Non, rétorque la femme
C'est la mienne.
Alors fort de cette expérience
Je vais dorénavant et je reviens
Je vais et je viens
Un temps prête ma queue
Et aussitôt la reprends.
Je ne m'affole plus
Je sais que cette queue
Cette queue qui part ainsi
Me fait un temps trou
Avalée
Mais je sais aussi d'un retrait
La récupérer
Par Dieu !
C'est ma queue
Puissamment !
Mon identité
Oh oui !

Et si un temps
Veux bien me faire femme
Ce n'est que pour mieux ensuite
Me faire forme.
Obligé d'y passer ?
Pas dit !
Il y a moyen de se faire homme
Sans par avant se faire femme
Ce serait de ne point rencontrer vide
Par exemple
Etre non désir
Ou propre objet de son désir.
Mais tout désir est désir de changement
En l'occurrence
Changement de sexe.
Avoir envie de l'autre
Vaut envier l'autre, le trou
Qui seul permet le mouvement
La vie.

Zang

Ô Dieu ! J'étais une
Immortelle et pure
Quand l'ombre de ta peau
A baisé la clarté de mon miroir
Y jetant la trace indélébile
De ton odeur.

Zang

Hymne à la vie

Ô Pureté
Unique
Immortelle

Ô Pureté
Citadelle
Sans mélange

Que d'or !
Que d'or !
Que d'or !

Ô Paradis
Stérile
Pâles humains

Gens de couleur
Gens du sexe
Gens impurs !

Tous terrassés
Aux ténèbres !
Aux enfers !

Ô Pureté
Inique
Ô mortels

Au pieu !
Au pieu !
Au pieu !

Zang

Au nom du rythme

Je me trouvais par hasard au bord du monde
Quand j'ai vu le soleil tomber
Puis reparaître au petit matin

Je me trouvais au cœur de la jungle
Quand j'ai vu des singes bonobos
Bercer amoureusement leurs petits

Je me suis trouvé dans le square ce jour-là
Et j'ai vu des enfants battre l'aire de jeu
Sur des chevaux de bois montés sur ressorts

Puis je me suis retrouvé dans un hospice
Quand des psychotiques sans support de jeu
Ont balancé leurs corps maudits d'avant en arrière

C'était à l'angle d'un bordel, oui, d'un bordel
Quand j'ai vu des hommes et des femmes s'enlacer
Et balancer leurs membres connus vers l'inconnu

Passant par hasard en ces mêmes lieux
Un vieillard a dit :
Oyez ! Au commencement était le rythme
Voyez donc et touchez, mesdames et messieurs
Ce balancement perpétuel de l'un à l'autre

Alors les enfants, les hommes et les femmes
Apeurés, se sont éloignés en courant
Laissant seuls les psychotiques, indifférents
Se balancer d'avant en arrière, sans limite
Comme pour battre le rappel d'un rythme en fuite.

Zang

Où commence-t-on ?

Où finit-on ?

Quand le son du moi

N'est plus moi

Qui va au loin

Sur les ailes du Con

C'est encore moi.

Où commence-t-on ?

Où finit-on ?

Dans la panse du Con

C'est encore moi

Ce n'est plus moi

Qui va et vient...

Au loin.

Où commence-t-on ?

Où se retrouve-t-on ?

Dans l'onde du Con

Finissons-en !

C'est encore moi.

Zang

Tu es gène au monde
Erreur du monde
Question de choix
Horreur
Tu échappes au monde

Zang

" I "

"I" épouse les mains de ses victimes
Avec une élégance glacée, tranxène
Raideur, dit-il, mais jaune
"I" contient la foule par le petit trou
Dortmund, verbot, casher
"I" dit: Yiddish
"I" dort
Veillons
Passons
Mais...

Zang

Partition

Quand vient l'heure
Du coucher de l'amour
Au passage de l'éclipse
Du lever de ton nom
Au creux de la solitude
De l'abandon de l'enfance
Au long deuil de la fusion
Du baiser de l'absolu
Au seul bâtonnet de cendre
Demande à la lune et
Offre à la lame rougissante
Le cou immobile
De l'éternelle victime.

Zang

Afrika

Il y avait cette branche pourrie
Ce grenier
Afrika !
Des tessons carnivores en dessous
Chairs soudain ricanant
Afrika !
Et cette artère
Qu'arrêtait pas de cracher
Flèches dans le dos
Stèles comme il faut
Afrika !
Puis cette musique
Cuivrée, syncopée
Afrika
Et l'autre qui courait
Nerfs en folie
Droit devant
Sang derrière
Afrika !
Très funky qu'on trouvait
Ce gosse, ce produit
Rictus dans le dos
Doigts plaqués dessus
Afrika !
Dérisoire cette main noire
Au torrent giclant sans fin
Sangsue, sans mémoire
Exsangue.

Zang

Un beau pays

Hi han, mon ami
J'ai vu un beau pays
Avec des arbres sans tronc
Des troncs sans sexe
Des roses sans épines
Et des vivants sans corps

Hi han, mon ami
J'ai vu un pays
Avec des corps sans tête
Des têtes sans pieds
Des pieds sans mains
Des mains sans miel
Et des peaux sans trace

Hi han, mon ami
J'ai vu des corps sans peau
Et des peaux sans corps
Des corps sans rides
Des rires sans larmes
Des larmes sans bruit
Et des jours sans nuits

Hi han, mon ami
J'ai vu un pays
Avec des visages sans bouches
Des bouches sans lèvres
Des lèvres sans rouge
Des mots sans chien
Du bleu sans âme

Hi han, mon ami
J'ai vu un beau pays, tu sais
Avec tout ce sang lisse
Hi han...

Zang

Un marchand

Quand vient le noir
Je perçois souvent
Le pas d'un marchand

Puis un cri
Un silence
Un envol

Ce froid
Dans la demeure
Signale une absence

Zang

Au nom de la Raison

Au nom de la Raison
J'ai vu ma mère verser des larmes
Et mon père cracher du sang
J'ai vu mes frères et sœurs
Ivres de douleur tituber
Sous la tempête des hommes

Au nom de la Raison
J'ai vu mon père d'impuissance
Brandir le poing
Je l'ai vu courber l'échine
Et implorer les cieux
Sous le joug des hommes

Au nom de la Raison
J'ai vu ma famille rouée de coups
Et comme un crabe antique
Aller s'aplatir
Dans un cul-de-basse-fosse
Pour chercher la lumière

Au nom de la Raison
J'ai vu mes enfants là-haut
Empalés dans des branches
Le corps grouillant de cette même vermine
Qui viendra mordre la terre
Qui les aura tant portés

Au nom de la Raison
J'ai vu leurs regards me fixer
Comme des insectes
Figés pour l'éternité
Leurs regards emplis d'effroi
Me demander pourquoi

Au nom de la Raison
J'ai vu un canon

S'abaisser en guise de réponse
Mais le coup était déjà parti
Comme un écho funeste ripostant
Aux saillies de la nuit

Au nom de la Raison
J'ai encore vu mes enfants
Sauter sur des mines
J'ai vu leurs sourires dans les airs
Et leurs blessures ricaner
Sur des ruines

Au nom de la Raison
J'ai vu mes frères et sœurs
La gorge engluée de sang noir
Les yeux hantés par l'horreur
Se traîner à la recherche
De leurs membres disparus

Au nom de la Raison
Je les ai vus fondre sur nos terres
Immense colonie de feu et de fer
Je les ai vus empoisonner nos sources
Décimer nos forces
Et se vautrer dans nos chairs

Au nom de la Raison
J'ai vu le corps de mes frères
Rompu par le labeur et l'angoisse
Je les ai vus semer et semer
Et ne pas récolter
Appelant en vain le ciel

Au nom de la Raison
J'ai vu leurs doigts creuser l'argile
Et s'y cramponner pour mourir
Oui, pour y mourir comme des moutons
Dont jamais la peau féconde
N'a revêtu la laine

Au nom de la Raison
Je les ai vus partir un à un
Eparpillant leurs rêves
Et leur patrie au quatre vents
Quêtant l'hospitalité d'un sol
Et la chaleur d'un peuple en paix

Au nom de la Raison
Je les ai vus s'embrasser et rire de joie
Mais à quelle heure ?
Je les ai vus jouer au hors-la-loi
Et bâtir des vaisseaux de papier
Mais devant quelle mère ?

Au nom de la Raison
Je les vois marcher sur nos terres
Et discourir
Bardés de savoirs et de bon droit
Je les vois semer la mort et la discorde
Sous l'étendard de l'universalité

Au nom de la Raison
Je les entends dire qu'ils ont un dieu
Auquel ils ne croient pas
Je les entends dire qu'ils ont un dieu
Et qu'ils détruisent ceux des autres
Pour le salut de tous

Alors j'ai vu ma sœur verser des larmes
Et mon frère raccommode ses seins
J'ai vu ma mère agripper le ciel
Jetant Dieu par terre
Et j'ai vu mon père vaciller
Et s'éteindre devant leur raison.

Zang

La Danse du Pharaon

Et la parole viendra.
E La parole éclatera un jour, c'est obligé ; et ce jour n'est pas loin. Un beau matin tranquille, la parole leur pétera sous le cul ; alors ils se retrouveront tout cons assis par terre, avec leurs diamants, leurs buildings, leurs canons.

Ah, ces fumiers de fleurs !...

La parole leur viendra du ciel, des étoiles, du soleil, de la terre, du fin fond des mers, du passé, de la forêt, de la brousse, des ghettos, des montagnes, du désert, de la pierre, et des cimetières, et encore du passé, et ça montera, ça descendra, et ça leur tombera droit sur la gueule, comme des pieux d'acier, comme des lances de flammes, en plein dans le con, jusqu'à la gorge, par le crâne, transpercés, et les talons, et le nombril...

Foutu nombril !

Sauront plus où se mettre, pourront plus se planquer. Tout nus ils seront, au grand jour, à poil, en pleine lumière, l'âme fendue, la croupe tendue, pyramide couchée, à craquer, pissant soleil, rayons de sang...

Comprendront rien !

Puis ils comprendront leur merde. Rien que par la parole. La parole leur donnera leur mère. La parole sortira de la parole. Et la vérité de la parole. Des serpents de vérité. Des tripes de vérité. Des langues de vérité. Rien que des vérités d'épines. Un déluge de vérités. Qui sortira de la parole. Une parole qui viendra de loin, de très loin, de rien, du vide, qui commencera du vide, du moins que rien, des estomacs cornus, des orbites creusées, des mémoires criblées, âmes damnées, et qui bouchera le vide, poussant, poussant, enfant, dure, noire, et qui jaillira, éclatera, pour cracher la vérité. Une pluie de vérités. Rien que des vérités de braise. Lave de vérités.

Mon cœur !... Ce jus... Que sanglots d'amour et de rage...

Un jour, sans histoire, sans passé, de rien, des moins que rien, du vide viendra la parole, et de la parole jaillira la vérité, la justice. La Justice-Vérité.

Zang

Une habitude

Il y a longtemps que l'eau a recouvert la marque de ton corps sur le sable ; et te souviens-tu, il y a bien plus longtemps encore tu y avais inscrit ton chant, tes rêves, ta révolte. Quand tu seras grand, disais-tu, quand tu seras quelqu'un, quelqu'un d'autre... Tu y es retourné récemment, tu n'as pas retrouvé la trace de tes pas, ni la marque de ton corps, encore moins tes rêves et ce quelqu'un d'autre, l'Autre, rien que toi, et ta solitude, la solitude de ta chair, ta peur, le vide de la mer, l'amertume, le bruit lointain de la mer. Tu t'y es habitué. Tu t'es habitué à ce corps défait, amputé, à cette amnésie, aphasie, tu t'es habitué à ne pas retrouver tes traces, le souffle de la mer, à ne pas chercher ailleurs, à ne plus jouer, habitué à voir tes rêves s'évanouir, les yeux fermés ; tu t'es habitué à ne plus rêver, à ne plus rêver tes rêves, à ne pas entendre au loin cette mer déchaînée ; tu t'es habitué à reproduire les mêmes gestes, jour après jour, des gestes plaqués, empruntés, des gestes guidés, attendus, à donner une couleur uniforme aux formes, un son uniforme aux sons, tu t'es habitué, et à voir le train passer, à le regarder, à voir le temps passer, à voir la mort passer, et ta vie ; tu t'es habitué à endurer, à accepter l'inacceptable, ce mur bâti face à la mer, ce mur contre toi, ce mur construit pour toi, tu t'es habitué à le heurter, à le caresser, le front saignant, à tourner en rond, à ne plus regarder au-delà, à ne plus laver tes plaies, à ne plus lever la tête pour dessiner une étoile, ton étoile. Qu'y a-t-il au bout du chemin, de l'infini ? Qu'y a-t-il par-delà, de l'autre côté de l'univers ? Qu'y a-t-il dans ce miroir, où seules tes lèvres s'offrent à tes baisers ? Le ciel est gris aujourd'hui, dis-tu, le ciel était gris hier, il sera gris demain, penses-tu. Comme tu t'es habitué à être dépouillé de ton ombre, habitué à ce corps spolié, fouaillé, à cette peau immobile, cornée ; tu t'es habitué à la fidélité, à l'absence, à la fidélité d'une absence, au sens perdu, à cette absence d'ombre, de mer, à cette mer bafouée, escamotée, à cette ombre façonnée, au mensonge, au pillage, au mépris, à l'humiliation. Et sans retenue tu t'es habitué à ne plus respirer, à ne plus inspirer, à ne plus désirer, habitué au temps qu'il fait, qu'il fera, au temps qu'on dit, qu'on t'a dit qu'il fera, au temps qui viendra, et il viendra ce temps, où plus rien ne comptera, même pas ces précieuses habitudes, un temps où tu cesseras de t'habituer, où tu cesseras, car il viendra bien ce temps, un temps où reparaitra la mer, le sable, et la marque de tes pas sur le sable, un temps où tu cesseras de t'habituer, un temps où tu détruiras ce mur, où tu renaîtras, où tu reconstruiras, un temps où tu te retrouveras, où tu retrouveras enfin la mer, cette mer, cette mer qui va, qui vient, qui va et vient, qui va et qui toujours revient.

Zang

Un jour de règne

On dit que les corps sont lisses comme des pierres au pays du jour. Corps qui enflent et se pressent, sans se toucher, autour de midi. En rond. Ainsi. Au jour. Il y a longtemps que la nuit a été victime des hommes, terrassée. Et depuis il fait jour, sans lune, clair. Tout est clair. Tout est net. Mesure. Et les corps montent. Comme des ballons. Lisses. En muraille de clarté. S'érigent. Fermés. Transparents. A personne. A tous. Prévu. Attendu. Tout est prévu, tout est attendu. Au pays du jour, il n'y a pas de saisons, guère de rythme, et plus personne ne recherche un coin d'ombre. Il n'y a pas d'ombre. Pas de sortie. Il n'y a pas d'intrus, pas de mystère, pas de secret. Les trains arrivent, et à l'heure. En toute sécurité. Sans choix. Avec certitude. On sait. D'avance. Et la mort, et le jour, et l'heure. Avec certitude. On sait. Et le corps, et la pensée, et l'acte. On sait tout de l'autre - qui est soi, le semblable, l'intime. Au pays du jour, la forme est reine et les corps sont rois. Rien ne s'enraye et tout est maîtrise. On a beau chercher, on ne trouve pas de corps perdus. Tous identifiés, répertoriés. Corps fermés, indifférenciés. Corps dilatés, exhibés. Corps calibrés, balisés. Corps connus, reconnus. Au pays du jour, les corps ne se donnent pas, ne s'abandonnent pas. Les corps se tiennent et se posent en I. Fermés. Pas de trou. Voyez... Tout est là, présent. Et des arches, repos, fixe, garde-à-vous.

Zang

Quand je cherche la cohérence
Je ne la trouve pas
Quand je m'abandonne
Elle s'inscrit tout le long
Veine sur terre
Et me sourit
C'est la paix.

Zang

La cinquantaine

J'ai connu la naissance
J'ai connu l'enfance
Et l'adolescence
J'ai connu la trentaine
La quarantaine
Et l'assurance
Puis j'ai connu la cinquantaine
L'âge où le corps est à l'affût
De la moindre excuse
Pour vous lâcher
Et vous faire des misères:
Un faux mouvement
Un élan, un rien de trop
Et c'est parti
Avec une bonne raison cette fois
Pour une litanie de douleurs
Et de drames
Alors j'ai été bien heureux
De reconnaître la centaine
Et la naissance

Zang

Ma main a beau trembler
Comme une déclaration d'amour
Ou de haine
Le temps se fatigue
Et l'espace se replie
Comme un accordéon
Jouant au rythme
De mes artères figées.

Zang

Emporte le temps

Qu'importe le vent
Au temps qui va
Qu'importe la vague
Au temps qui va
Qu'importe le convoi
Au temps qui va
Et la silhouette au loin
Au temps qui va
Qu'importe le crissement
D'une chaîne...
La plainte d'un enfant
D'une mère...
Qu'importe le soir qui tombe
La mémoire du Sphinx...
Le silence du jour...
Qu'importe la douleur
La prière
Le discours
L'insulte...
Qu'importe la haine
L'amour
Le pardon...
Qu'importe la louange
La promesse
Et la dette...
Qu'importe la turpitude
La bêtise
Le crime
L'injustice
Et le mensonge...

Qu'importe la patrie
La tribu
Le sang
Et l'alliance...
Qu'importe le ciel
La terre
Et l'enfer...
Et la vieillesse
Et la mort...
Qu'importe la gloire
L'honneur
Et la pompe...
Et le passé
Et le présent
Et le futur...
Qu'importe toute cette poussière
Au temps qui va
Et qu'importe le temps
Au temps qui va
Qu'importe tout ceci
Quand surgit l'odeur
Qui délie les sens
Et qui te livre à la joie
D'un voyage à l'autre
Au temps qui va
Quand vient l'odeur...
Mon cœur !...
D'un corps
Qu'importe alors
Le temps qui va.

Zang

La certitude

J'aime les visages lisses
Sans tourment
Et les jours bleus
Interminables
J'aime les rires au soleil
Et les cascades au bois
Ruisselantes
J'aime les adjectifs, la certitude
Et l'inconscience
D'une promenade à deux
Définitive
J'aime l'utile et la réussite
De tout ce qui compte à tes yeux
Châtrés
J'aime tout ce que tu aimes
Et avoir un visage lisse
Sans tourment
J'aimerais

Zang

Au nom du Père

C'est simple: pour vivre, continuer à vivre, faut faire, et semblant, pas semblant, mais hors ou dedans, c'est dire, autiste, fermé, portes fermées, protégé, au nom du père, emmuré, nom de Dieu. Et l'autre côté, au-delà, au-delà du mur, au-delà du père, au-delà de Dieu, de l'infini, Non-lieu: tabou. Car de Dieu, qui voit le derrière s'éclate. Alors on marche, discute; bouge, se démène; on lutte, se passionne; on projette, spéculé, décide, et des valeurs, s'y accroche; et on parle, exorcise, rencontre, croise, multiplie, jouit, négocie, souffre, martyrise - le tout, portes fermées. On dit, on fait, faisons, faites, que le Sens soit. Et le fait est là: pour vivre, dormons. Impératif: portes fermées. Catégorique: portes fermées. Mais soudain, une lueur, une tempête, une faille, un silence, s'ouvre une porte, prévient pas, ça s'ouvre, oui, une porte - qui transperce. Coup de glace. L'effroi, cette vision: l'au-delà du Néant. Et là tout chavire, disparaît, Dieu, pères, murs, planches, repères, saluts, racines, amarres, antennes. Nu. Hagard. Rien. Que vide. Là. Autour. Dedans. Tourbillon. Cette musique. Un souffle, et immense, et puissant, profond, au corps. Sans nom. Sans nom

Nom du père. Mais du père, du fils, qui est le père, qui est le fils ? Qui accouche de l'un, de l'autre ? Et qui le plus souffre, et de solitude, d'angoisse ? Et qui donc berce l'univers dans ses bras... jambes flottant dans un Non-lieu inédit ? Cet enfant qui pleure son père ou Dieu le père lui-même ? C'est propre, pourtant, d'un père de disparaître. D'ailleurs on devrait tous les tuer, au berceau, les pères; il n'est rien de plus fragile que la présence d'un père, d'un enfant, que l'existence de Dieu. Rien de plus meurtrier aussi que l'amour qu'un être vous porte - pour peu qu'on s'y prête: simple assassinat en différé. Mais l'on est bien condamné à s'attacher à ceux-là mêmes qui vous tuent, car ils vous donnent vie et perpétuent le Sens.

Zang

L'Un et l'Autre

Au commencement il y a rupture. Rupture d'un corps. Corps qui s'arrache d'un corps. Visage qui s'arrache d'un visage. Et, finalement, de part et d'autre d'un miroir, et du même côté de ce miroir, ne reste plus qu'une queue et un trou qui se regardent.

Mais voilà, une rupture ne saurait être un commencement. Une rupture est toujours précédée de quelque chose, de quelque chose d'autre, d'autres commencements, commencements qu'on peut remonter jusqu'au premier commencement, jusqu'à l'ultime commencement. Comment commence-t-il?

Par un corps qui se jette à l'eau? Par deux visages? Voici donc deux visages. Un homme et une femme. Visages encastrés. Visages soudés. Visages unis. Croit-on. Mais à y regarder de près, on voit bien qu'il s'en échappe quelque chose – quoi? – qui, à son tour, ira se lover dans un trou quelconque. Et de ce trou jaillira un autre serpent, et ainsi, de cuvette en cuvette, de trou en trou, et ainsi. Il y aura toujours une queue pour entrer dans un trou, et sortir par un trou pour rentrer dans un trou. Fermé. Circulaire. Tout est fermé. Tout est ouvert. C'est un ensemble dans lequel baignent une queue et un trou, mille queues et mille trous, et où rien ne commence, où rien ne se termine: une queue appelle forcément un trou, et vice-versa. Alors commencer... Et où commencer? Par le Verbe? Par le souffle? Par le signe? Par la salive? Par la glaise? Foutaises! Dieu n'a pas créé le monde. Pour créer il faut être manchot: aveugle, muet, boiteux. En manque d'une respiration. Seul l'homme a pu créer Dieu – qui n'a besoin de rien, encore moins de l'homme. Mais il faut bien commencer. Et ne plus se retourner – il n'y a qu'ainsi qu'on peut y arriver. Donc voici un commencement: un bruit, un regard, un geste, un mot... Et puis qu'éclate le bruit, s'élève le regard, s'amorce le geste, s'inscrive le mot, il y a aussitôt mouvement, transformation, rencontre. Et c'est ainsi qu'un mot déplace un autre; un objet un autre; un corps un autre... Jamais deux en un, mais toujours un plus un plus un. Ainsi, dire. Le dire de parler. Ouvrir la bouche et parler. Ouvrir, déjà trop tard, un serpent s'y est engouffré. Quant à parler... Ce serpent qui en sort, rien qu'une langue. Rose étron. Rose qui pousse, pénètre mais ne touche ni ne bouche, un serpent s'en est allé – à son tour – remplir son office. Et c'est ainsi qu'un mot déplace un autre, et jamais n'atteint son but. Vouloir dire c'est se condamner à maudire, au mieux à célébrer son impuissance à dire, au pire à déformer, reformer, dissimuler, réciter – salive de bois. Tout mouvement pousse et déplace et transforme. Comme tout mouvement porte un serpent en son désir. Voilà pourquoi tout désir est désir de changement. Transformation. Et réaliser son désir c'est modifier son objet. C'est déplacer une autre queue. Recréation. Qui jamais n'a entendu ou senti le chuintement d'une queue qui s'encastre dans un trou? Ce râle n'est que le sifflement d'un serpent dérangé dans son repos ; ce serpent est tout simplement à la recherche d'un autre trou à enfiler. Il en est ainsi de toute rencontre – où l'un vise au changement de l'autre, et l'autre de l'un qui est l'autre. Toujours. Tout objet chasse un autre qui chasse un autre, et ainsi. Et

tout objet contient des trous. Et pas de trou sans queue. Aucune profondeur là-dedans. Rien que bosses et creux. En avant, arche, repos. Fixe, repos. Alors à toucher – croyant toucher – on ne fait que déplacer, branler, remodeler. Et c'est ainsi que toute perfection, tout absolu, devient hors de portée – tout désir ne cherchant qu'à modifier son objet. Un mouvement ne se contente pas de pénétrer, il transforme, déforme, et cherche au-delà, à côté, en tout cas ailleurs. On ne choisit pas. On ouvre la bouche; une langue se dresse et troue l'air. Le trou est comblé? Penses-tu! n'a fait que se déplacer, écarté, modifié. Tout objet chasse un autre mais n'atteint. Un trou qui se bouche ici s'ouvre ailleurs; une queue qui se plante là ressort de l'autre côté. Pas de début, pas de fin. Autre contour. Contourner à nouveau. Con. Toujours. Et pourtant on y est; on croit qu'on y est vraiment, bien planté, con empli, nez bouché. Des prunes! Et ricochet. Et ricochet est insaisissable, infini, dans un espace clos. Un trou n'est pas un trou mais mille trous ; une queue n'est pas une queue mais mille queues. Eclaté en mille. A personne, à rien. Pas de libération possible. On ne se décharge de rien. Du tout. On se décharge – pour charger ailleurs. Une queue qui se résorbe se fait trou. Et un trou est une queue au repos. Déplacement. On ne fait que livrer. Se livrer – ailleurs. Mais faut se leurrer. Faut. C'est un cercle. C'est un tout. Cercle clos. Un trop-tard-de-cercle. Cercle d'Archimède. Et quand sur divan défèque cet homme allongé, une odeur monte, monte, et s'insère dans l'oreille. S'en doute pas encore, mais c'est son oreille. Et ainsi. Alors faut recommencer. Toujours. Pas de commencement possible. Pas de fin. On ne se délivre pas. On s'ouvre, on se ferme. On s'ouvre pour se fermer, on se ferme pour s'ouvrir – ailleurs. Une chose en entraîne une autre, et une autre une autre, et ainsi. Toujours. Pas de début, pas de fin. Pas d'échappatoire. Rien qu'un cercle. Et qui tourne, tourne. Rond, spiralé. Comme une folie. Où jamais mêmes causes ne produisent les mêmes effets. Où jamais les causes ne sont les mêmes. On croit que c'est fini. Jamais fini. Folie. Et Folie dit: tiens! et tiens! et là! et où étais-tu quand J'ai créé le monde? Et qu'y a-t-il derrière Moi ? Et qu'y a-t-il après Moi et au delà de l'infini? Qu'y a-t-il avant le commencement? Hein, réponds si t'es si malin! Oui ... avant le commencement, qu'y a-t-il? Réponds!... Pas de commencement. Pas de vide. Ici où ailleurs... Ailleurs c'est ici. Avant c'est maintenant. Après c'est passé. Tout est passé qui passe et passera qui est passé. Et l'un bouffe, l'un pisse. L'un cogne, l'un pleure. Mais c'est le même. C'est le tout. Le même qui désigne sa crotte du doigt, et se tord le nez, et dit: l'animal. L'â-ni-mâl. Et pense: c'est un autre. Effectivement c'est un autre. C'est l'Autre. Lui-même. Histoire de circulation. Histoire d'espace. Dedans/dehors. Jamais deux en un. L'un contient l'autre. L'autre l'un. Soit. Toujours. Etranger. Etranger à soi-même. Et qui s'écrie: mais que fait donc cette queue dans mon trou, et que fait donc ce trou dans ma queue. Ah, l'animal. Oubliant que toute queue appelle un trou et tout trou une queue. Que tout mouvement, tout acte, tout désir, exige le changement, la rencontre, la violence. Le changement de l'autre. A plus forte raison toute union, toute haine, tout amour. Malentendu toujours recommencé. Méprise. Celui ou celle qu'on aime ou qu'on déteste n'est jamais vraiment celui ou celle qu'on aime ou qu'on déteste: l'autre, l'autre devenu l'autre-par-soi. Soit. Obligé. Chacun est étranger à l'amour ou à la haine qu'on lui porte – condamné à se tromper sans cesse d'amour et de haine, de la même façon qu'une chose, qu'un objet, quel qu'il soit, est modifié par le

regard ou le doigt qui s'y pose. Rencontre impossible. Ainsi va le mouvement, le désir: une queue plongée dans un liquide. Ainsi se forment les couples – où plus le désir, l'amour et la haine sont présents, plus l'autre en est écarté, étranger, étranger à lui-même, se cherchant, cherchant l'objet de l'autre, s'y perdant. Mais l'objet du désir est ailleurs, là où on ne l'attend pas. Toujours. Et on cherche son double. Ce double n'existe pas. Mais l'autre. Et dès lors qu'il est désigné, désiré, nommé, cet autre cesse d'être celui-là même pour se muer en un autre. Queue ou trou. L'un ou l'autre. Qu'importe. L'un contient l'autre. L'autre contient l'un. Etrangers l'un à l'autre. Faces contre vitre.

Zang

Le programme

Le peuple ne veut pas d'un langage de la nostalgie, d'un langage de l'inachevé, d'un langage de l'incertitude et de l'indétermination, qui nuit au peuple et à l'affirmation de sa volonté. Voilà pourquoi le Programme a été conçu pour combattre la nuit et les ténèbres du mensonge. Le peuple veut la réalité et n'a que faire des transports de l'ivresse, des illusions et des fantasmes. Aussi le Programme se doit de montrer la seule et vraie réalité qui soit, celle qui est là, qui existe, car dans la nation-Programme tout est là, présent. Dans la nation-Programme il n'y a pas de vide, d'inconnu, il n'y a que l'espace occupé par le peuple qui en connaît chaque parcelle jusqu'au moindre bout de plastique et chaque citoyen jusqu'à la racine du nombril. Le peuple veut du visible, du concret ; le peuple veut du bien-être et du manger ; le peuple veut l'ordre et la sécurité; le peuple veut des preuves, pas des traces ; le peuple veut du sperme, pas la fumée et le sexe; le peuple veut des enfants, pas des ancêtres et des croulants ; le peuple veut la santé, pas des handicapés, des malades et des fous ; le peuple veut le bonheur et le présent ici et maintenant ; le peuple veut l'immortalité ; le peuple veut le temps et l'espace à plein temps, tout l'espace, tout le temps, un temps et un espace où l'incompréhensible, l'insaisissable, le flou, l'art, la poésie et la magie n'ont rien à y faire. Le peuple veut du carré, pas des ronds et des diagonales.; le peuple veut la stabilité, pas le rythme ; le peuple veut l'unité, pas le multiple ; le peuple veut du plein, du marbre, pas le

nombre ; le peuple veut la pureté, pas la couleur et le vice ; le peuple veut des réponses, pas des interrogations ; le peuple veut l'instruction et le progrès, pas l'obscurantisme ; le peuple veut la maîtrise et la raison, pas l'angoisse ; le peuple veut du soleil, mais pas l'ombre et ses trous ; le peuple veut la clarté, la transparence ; et le Programme est là pour ça, pour offrir au peuple la clarté et la transparence... la lumière... le bonheur... le miroir... la lumière vingt-quatre heures sur vingt-quatre... le miroir à flots... des rayons en abondance... le bonheur... Mais pas l'obscur et l'obscurité. Mais pas la faim et le désir. Mais pas l'attachement et la servitude. Mais pas l'étrange et l'étranger. Mais pas l'artifice, pas le mensonge. Le peuple veut une nation du jour, où seuls la forme est reine et les corps sont rois. Apprenez que vous êtes arrivés au commencement du lieu présent et qu'il vous faut y rester ou disparaître.

Vous vous dites c'est des imbéciles, vous vous dites que le Programme est un imbécile, vous vous dites que le peuple est un imbécile. Mais nous sommes en république, en république du Programme, c'est ce que vous semblez ignorer. Et le Programme se doit au peuple et à son bonheur. Le Programme est garant de la sécurité de chaque citoyen, et chaque citoyen est garant du Programme, comme chaque suffrage exprimé est garant de sa légitimité. Nous sommes le Programme, vous êtes le Programme. Vous faites le Programme, vous portez le Programme, vous enfantez le Programme, vous élevez le Programme, vous nourrissez le Programme, vous protégez le Programme, vous vous éclatez au Programme et le Programme s'éclate avec vous. Vous l'avez dit : c'est vous le Programme. Je suis le Programme, tu es le Programme, il est le Programme, nous sommes le Programme. Le Programme c'est vous.

Vous avez voté le Programme, vous avez élu le Programme, vous avez porté le Programme à la charge suprême, vous avez donné les pleins pouvoirs au Programme, la parole est maintenant au Programme, c'est à dire au peuple, autrement dit à vous ; une parole qui va droit au cœur du Programme et retourne au peuple, autrement dit à vous. Et pour vous, le Programme ne cherche pas midi à quatorze heures. Vous voulez du travail, et le Programme vous offre du travail. Vous voulez le progrès, vous voulez l'ordre et la sécurité, et le Programme vous fournit le progrès, le Programme vous fournit l'ordre et la sécurité. Vous ne voulez plus avoir peur, vous ne voulez plus de la peur, et le Programme a éradiqué la peur. Et c'est ainsi que vous pouvez dormir en paix, vous reposer en paix, vous laver en paix, vous purifier en paix, vous nourrir en paix, travailler en paix, circuler en paix, pisser en paix, procréer en paix et mourir en paix. Le Programme veille sur vous en paix, et vous veillez sur le Programme en paix. Vous êtes en paix, en sécurité, car vous faites confiance au Programme, parce que le Programme c'est vous. Vous êtes le Programme, ne l'oubliez pas. Vous êtes le Programme. Le Programme est l'expression de la volonté de la majorité des citoyens, de tous les citoyens. Le programme c'est vous. Vive le programme !

Marcel Zang